

PANORAMA DE LA SAISON 1960 - 1961

LE CRITIQUE FACE AUX EXPOSITIONS PARTICULIÈRES

LES expositions particulières ont été aussi nombreuses, si non plus, que les années précédentes. On parle maintenant de quatre cents galeries et je ne suis pas éloigné de penser que ce chiffre est exact, à en juger par les nouvelles boutiques qui se sont ouvertes cet hiver et qui, d'une semaine sur l'autre, surgissent comme des champignons en automne.

Sur ces quatre cents galeries,

tout le monde sait qu'en notre siècle de publicité, il n'est pire ennemi que le silence et que même un article négatif a son utilité. Se soumettre inconsciemment à ces lois est une forme de capitulation.

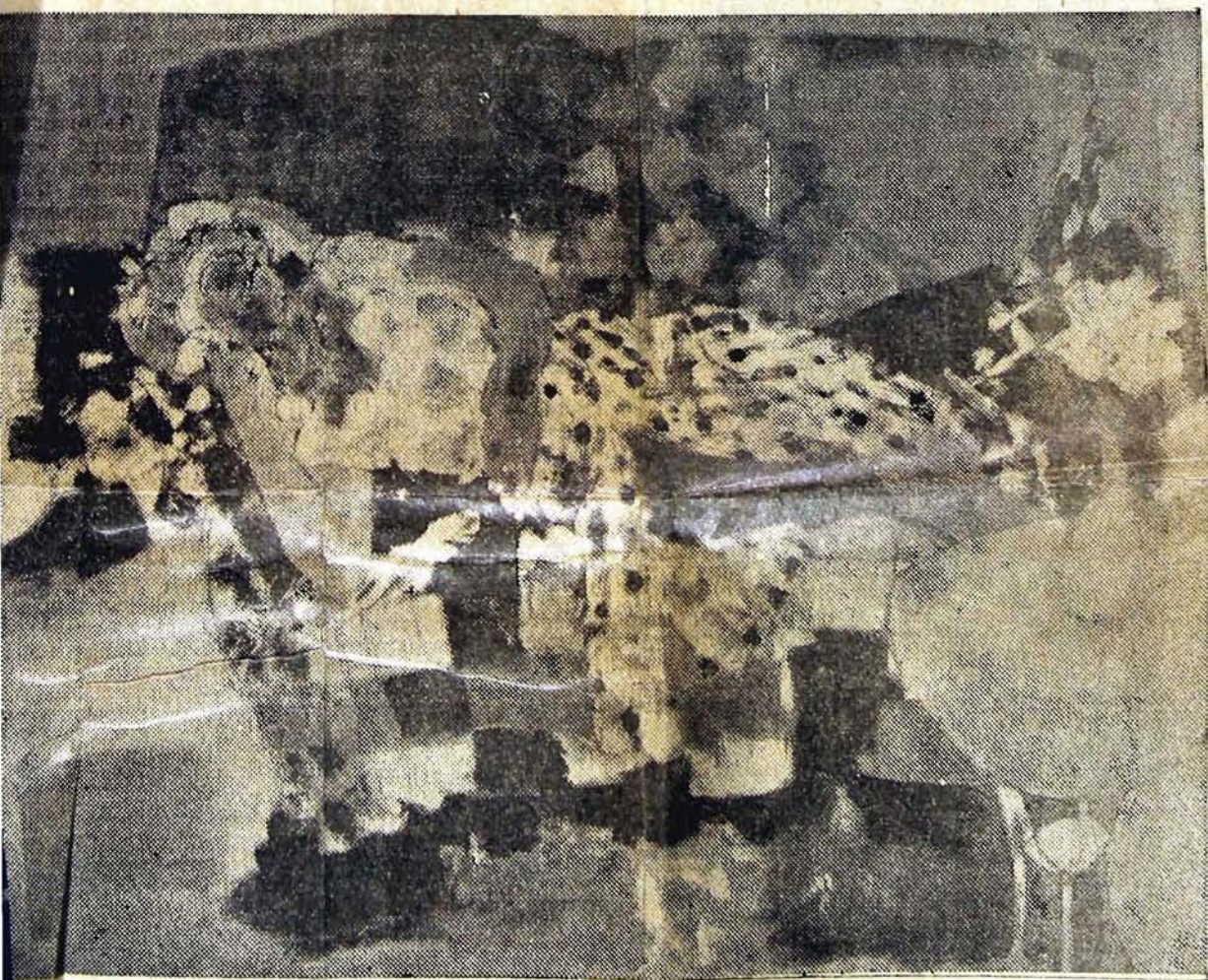
Le piège commercial

Par ailleurs, il est un autre point de vue qui trouve ici sa place. La plupart des galeries de

de réalité-rêvée on peut se souvenir également de Christian Bérard dont certains visages avaient l'expression de l'hallucination. A la même galerie du Pont des Arts, Waroquier apporta son lyrisme épique, en un bestiaire étrange et souvent captivant.

Les jeunes figuratifs

Voici que s'avancent maintenant dans le cortège des souve-



« La méridienne », Legueult 1960.

en a bien la moitié qui se consacrent aux artistes contemporains et qui — en période de

Paris sont exclusivement des affaires commerciales où tout s'achète: les murs, le buffet de

nirs les jeunes figuratifs : un Guerrier robuste, plein de santé, de force dont les dons se confir-

il y en a bien la moitié qui se consacrent aux artistes contemporains et qui — en période de crue, c'est-à-dire autour de Noël, de Pâques et avant l'été — présentent des expositions particulières.

Le critique professionnel a-t-il le devoir de toutes les visiter, de répondre à la centaine de cartons qu'il reçoit en cette période de l'année ? Le voudrait-il d'abord que ses jours et ses nuits n'y suffiraient pas, ni surtout les colonnes de son journal, où la chronique d'art occupe souvent une place limitée, pour en rendre compte, ne serait-ce que de la façon la plus laconique.

Par ailleurs, dans la plupart des journaux, la critique d'art ayant tendance à disparaître au profit du journalisme d'art, c'est-à-dire de l'information, laissant à l'auteur très peu de place pour émettre un jugement qualificatif, ce sont surtout les grands événements qui retiennent son attention. Que servirait, en effet, à un très vaste public non spécialisé, pas particulièrement intéressé par la peinture, de suivre l'énumération de quatre-vingts expositions particulières, dont les artisans sont tous pour lui des inconnus et ont grande chance de le rester ? Il préfère être renseigné sur l'enchère faramineuse d'un tableau de Nonet ou de Cézanne ; il demande à son journal de le tenir régulièrement au courant des quelques grandes expositions qui ont lieu à Paris pendant l'année et qui n'a peut-être visiter le dimanche s'il en a le loisir. Et de ces grandes expositions, capables de l'intéresser, il n'en est pas même une par semaine.

Mais à côté de la presse à large audience, il en existe une autre qui touche un public plus familiarisé avec les questions culturelles, donc plus exigeant, et « Combat » se flatte d'en être un vivant exemple, puisqu'il est le seul quotidien français à publier une page hebdomadaire sur les arts plastiques.

Faudra-t-il donc que les critiques qui appartiennent à un journal comme le nôtre s'astreignent à tout voir, à parler de tout ?

On me fait quelquefois le reproche personnel de ne jamais lire sous ma plume, d'articles négatifs « d'éreintements » pour employer le mot significatif : et il est exact qu'il est rare de lire dans la presse artistique — comme s'est souvent le cas dans les comptes rendus de théâtre — un texte où le peintre soit vivement pris à parti. Je dois dire, pour ma part, que si j'ai renoncé à cette forme de critique, ce n'est pas tant par un penchant naturel à la clémence, que pour me consacrer de façon plus fructueuse aux artistes, aux expositions qui m'intéressent le plus. Pourquoi écrire dix lignes de louange sur un bon peintre et dix autres sur un mauvais pour l'accabler ? Ne vaut-il pas mieux réserver vingt lignes à celui qui m'a retenu et se taire sur le second ? En cela d'ailleurs, on atteint beaucoup plus le mauvais, car

Paris sont exclusivement des affaires commerciales où tout s'achète : les murs, le buffet de vernissage, la publicité plus ou moins tapageuse, les textes de présentation, le catalogue plus ou moins luxueux. A l'exception d'une vingtaine de bonnes maisons, les autres sont des locaux en location. Pourquoi le critique entrerait-il dans le jeu commercial, lui qui est le seul à ne pas être jugé et qui ne veut pas l'être ? Je sais bien que certains courtiers en publicité, pour enlever plus facilement leurs ordres, promettent le compte rendu du critique, comme une récompense, comme une prime à la commande d'un important pavé ou placard publicitaire. Si le peintre est assez sot pour imaginer que son courtier dit vrai, pour croire qu'il suffit de passer une annonce dans un journal qui se respecte pour asservir le critique, tant pis pour lui. C'est de la naïveté ou de l'ignorance.

Quant à moi je ne me sens aucune obligation morale envers ces cent quatre-vingts galeries de louage qui font leurs affaires comme elles l'entendent, mais en un domaine qui ne me concerne nullement. S'il en est parmi elles qui présentent de bons peintres, je ne refuse pas de les soutenir, mais rien, je le répète, rien n'oblige le critique à les visiter systématiquement.

Et si avec ce principe le critique laisse passer un artiste de valeur, qu'il ne se jasse aucun souci, d'autres se chargeront de le lui signaler, car s'il y a des galeries que nous visitons tous, nous en avons chacun quelques-unes qui nous intéressent plus que d'autres et où nous allons plus régulièrement. A propos d'un salon, d'une sélection pour un prix, nous retrouverons cet artiste de valeur qui nous avait échappé et qui d'ailleurs referra une exposition chaque année, s'il a obtenu quelque succès.

Tout cela, tout ce long préambule pour expliquer que j'ai vu moins d'expositions cet hiver, sans pour cela avoir l'impression d'avoir négligé le génie de demain.

Quelles sont celles qui m'ont laissé un souvenir précis ? En voici quelques-unes ; il en est d'autres probablement qui échappent à ma mémoire actuelle ; que leurs auteurs me pardonnent.

Ce sont d'abord des rétrospectives qui reviennent devant mes yeux. Celle d'Albert André chez Marcel Guiot, de Manguin galerie de Paris, que je ne peux dissocier d'ailleurs de cet ensemble clair et lumineux que cette même galerie a consacré à Saint-Tropez, avec des Marquet et un Signac que j'ai encore dans l'œil.

La Patellière — Galerie Creuzevaut — m'a intéressé malgré la distance qui nous sépare de lui, tout au moins pour ceux de ma génération. Il y a chez lui un mystère de la terre, du quotidien où beaucoup de nos contemporains ont puisé le ferment de leur œuvre. Dans le même esprit

nirs les jeunes figuratifs : un Guerrier robuste, plein de santé, de force dont les dons se confirment avec cette lenteur sûre et obstinée des fruits qui mûrissent naturellement ; un Commère étincelant, papillotant, lumineux ; un Weisbuch plein de promesses, au graphisme dur et tortueux ; un de Gallard fidèle à la terre, à l'espace, sans emphase, sans mièvrerie. Dans le domaine de la lumière encore l'exposition de Thompson et celle de Lesieur, toutes deux très remarquables.

Peu à peu nous arrivons à une transposition de plus en plus libre. Sarthou fit une exposition riche, sérieuse, solide qui eut toute notre adhésion. Puis voici Ravel, Iscan, Leroy, Ubeda qui n'ont pas déçu. Evolution chez un aîné : Savin. Rétrospective Lhote en un triptyque.

L'exposition d'Esteve m'a laissé une impression profonde, celle des aquarelles de Singer également. Il faut y associer les noms de Chastel-Lanskoy, en plusieurs épisodes, Veira da Silva, Bertholle, Morgan. Des jeunes encore : Cara Costea, Pelayo, Feito, Corneille, Raza qui donna la liberté à ses formes tout en gardant la même palette, et Lapoujade et Dmitrienko, cet impressionniste, qui sait dégager une atmosphère avec tant de poésie.

D'autres noms s'imposent encore à ma mémoire : ceux de Montanier, Key Sato, Civet, et bien sûr la « rentrée » de Miro, plus jeune que jamais. Enfin la grande rétrospective Dubuffet, pleine d'intérêt et de dons.

En relisant cette liste, je m'aperçois que souvent les mêmes galeries reviennent. N'est-ce pas justement la preuve qu'il y a des marchands qui savent s'entourer de ceux que l'on peut considérer comme les meilleurs peintres d'aujourd'hui ? Tandis que d'autres voient défilier d'un œil placide les peintres qui occupent leurs cimaises, comme le gardien de garage voit entrer et sortir chaque soir de nouvelles voitures.

Puisque nous en sommes aux bilans, je ne voudrais pas oublier le territoire de l'édition d'art où l'événement fut sans conteste la publication intégrale des lettres de Van Gogh, par G. Charensol et celle des articles de Guillaume Apollinaire, toutes deux chez Gallimard.

C'est d'ailleurs à Van Gogh que j'emprunterai la conclusion de ces lignes, pour répondre à ceux qui accuseront mon bilan d'être trop bref et m'opposeront les centaines d'expositions qu'ils auront visitées cette saison : « Et voilà, lorsqu'on dira que cela est trop vite fait, tu pourras y répondre qu'eux ils ont trop vite vu ».

Jean-Albert CA...